

## L'ESPRIT UNIVERSITAIRE EN SUÈDE.

Conférence faite pour la Société Universitaire Suédo-Estonienne le 29 novembre 1936 par

B. K N Ö S.

Si nous voulons apprendre à connaître la mentalité d'un pays, la vie intellectuelle de ses habitants, l'âme d'un peuple, on peut procéder de différentes manières. On peut voyager dans le pays, visiter ses villes et ses campagnes et causer avec ceux qu'on trouve sur son chemin, surtout avec les petites gens et les paysans. On peut étudier ses manifestations intellectuelles dans l'art et dans la littérature, on peut suivre dans son histoire ses jours glorieux et néfastes — mais c'est dans une partie de la civilisation, dans la vie universitaire, qu'on peut trouver, pour ainsi dire, la concentration de sa vie intellectuelle, le pouls de cette vie, l'âme de sa façon de voir et de penser.

Parmi la jeunesse universitaire, on trouve représentées toutes les classes de la population, enfants des nobles, des bourgeois, des paysans et des ouvriers; c'est là qu'on trouve les idées en naissance, idées qui plus tard viendront se heurter les unes aux autres, idées qui font déjà l'empreinte et feront plus tard encore plus l'empreinte des conceptions qui sont caractéristiques pour l'intelligence d'un peuple. C'est dans l'organisation de l'université qu'on rencontre à la fois les vieilles traditions, les traditions si bien gardées derrière les murs conservateurs du bâtiment intellectuel, et les nouveautés que l'existence moderne rend indispensables à une vie qui doit être fécondée par les idées du temps présent. Les mœurs et les usages du moyen âge se mêlent avec les idées et les conceptions du temps actuel, le tout empreint de l'individualité de la mentalité intellectuelle du pays et du peuple. Les universités sont à la fois très conservatrices et

très radicales. C'est de ces deux forces que vient leur puissance — si elles peuvent du moins se développer en toute indépendance et sans la néfaste ingérence de l'État — puissance qui bâtit sur le fond traditionnel et national une vie intellectuelle, où se trouvent tous les reflets de l'âme populaire.

La Suède est entrée assez tard dans l'histoire de la civilisation intellectuelle. Après un long développement qui a duré bien des siècles, nous pûmes enfin participer à la haute civilisation des grands pays de l'Europe. Pendant le treizième siècle, les jeunes étudiants suédois venaient achever leurs études à Paris, le seul foyer de civilisation de cette époque; et grâce à leurs voyages, les premiers courants de la civilisation mondiale trouvèrent le chemin de notre pays, situé si à l'écart du développement intellectuel. Au quatorzième et au quinzième siècles, les jeunes Suédois, de plus en plus enclins aux études dans les universités françaises et allemandes, ramenaient dans leur patrie des idées nouvelles, idées qui régnaient dans la vie intellectuelle de l'Europe. Mais toutes ces idées se confondirent avec les conceptions nationales; ce fut l'esprit national du peuple qui, en absorbant les emprunts intellectuels de l'étranger, forma la civilisation du pays, civilisation fondée sur la liberté individuelle enracinée depuis des siècles et sur le respect profond de l'Eglise.

L'importance que l'on attribuait au fait de baser l'enseignement supérieur sur un fondement nettement suédois et de le pénétrer de l'esprit national donna l'idée, dès le commencement du quinzième siècle, de doter la Suède d'une université. Ce plan ne fut réalisé qu'en 1477, année où se fit l'inauguration de l'université d'Upsal, la première université de Scandinavie. On ne pouvait songer à créer un enseignement supérieur absolument complet, car il fallait tenir compte des faibles crédits que l'Eglise pouvait accorder et du nombre vraisemblablement encore faible des professeurs originaires du pays. On ne peut guère parler d'une véritable répartition en facultés. On ne trouve en

effet pas trace d'une faculté de médecine, et la faculté de droit n'a probablement pas eu plus d'un professeur. Les autres professeurs enseignaient alternativement la théologie et la philosophie, ce qui paraissait tout à fait naturel, puisque l'enseignement n'avait qu'un seul but : former la jeunesse au service de l'Eglise. L'université ne mena pendant longtemps qu'une existence des plus précaires. Elle ferma même parfois tout à fait ses portes par suite soit des désordres intérieurs soit des conditions politiques extérieures. Une nouvelle ère commença avec le règne de Gustave-Adolphe. On augmenta le nombre des professeurs, et les quatre facultés de théologie, de droit, de médecine et de philosophie devinrent une réalité. Quelques années plus tard, le roi assura l'avenir de l'université en lui donnant, en 1624, une partie de son patrimoine, les biens héréditaires dits Gustaviens.

Après les guerres que la Suède mena, au dix-septième siècle, contre le Danemark, guerres à la suite desquelles une grande partie de la Suède méridionale actuelle tomba sous la domination suédoise, on fonda, en 1668, dans le but de resserrer encore les liens politiques et intellectuels qui unissaient à la Suède les provinces ainsi conquises, une nouvelle université à Lund, que l'on gratifia également, pour assurer son existence, de propriétés terriennes importantes. L'université de Lund fut organisée de la même manière que l'université d'Upsal, avec quatre facultés.

Dans l'organisation des universités suédoises on trouve les traces du développement intellectuel du pays à travers des siècles. Elles gardent encore leur cadre universitaire avec les quatre facultés intact, et le chancelier des universités, héritier des archevêques d'Upsal du moyen âge. L'université d'Upsal garde encore les grandes fondations de Gustave-Adolphe, des bâtiments et de grandes bibliothèques du dix-septième siècle, des parcs et des jardins du temps de Linné au dix-huitième siècle.

Les statuts qui, pour les universités, étaient en vigueur à leur début, étaient basées sur le principe de l'autonomie.

Les universités possédaient un droit de juridiction propre. Dirigées par des chanceliers aussi habiles qu'éminents, elles purent défendre avec succès leur autonomie, même pendant les époques d'absolutisme, où l'Etat intervenait dans tous les domaines de la vie intellectuelle et sociale. Les statuts furent observés pendant près de deux cents ans, jusqu'en 1852, année où ils furent remplacés par de nouvelles dispositions élaborées par l'autorité royale. La constitution nouvelle, malgré les modifications imposées par un développement bicentenaire, s'appuya en réalité sur l'ancienne base.

Dans les statuts du temps de Gustave-Adolphe, on trouve un paragraphe, significatif de la mentalité suédoise de cette époque. Le paragraphe dit: „Surtout les jeunes étudiants apprendront à ne pas avoir des pensées basses et pusillanimes sur eux-mêmes et sur l'état actuel du royaume, d'où viennent plainte et lamentation, admiration de tout ce qui vient de l'étranger, méfiance en son propre pouvoir de faire de grandes actions, ce qui est l'empêchement le plus grand au gouvernement d'un Etat. Ce défaut devra être corrigé par l'instruction et l'éducation. De façon que l'esprit des jeunes gens reçoive assez tôt cet élan que donnera l'espoir de grandes actions.“ Ce sont des mots, probablement écrits par Axel Oxenstierna, le grand chancelier de Gustave-Adolphe, mots qui caractérisaient les hommes de l'époque de la Guerre de Trente Ans, époque ayant à former des esprits disposés à diriger et gouverner la Suède, pays qui avait paru subitement devoir se mêler de la grande politique de l'Europe. Ces mots, il est bien probable qu'on les trouve aussi dans les statuts de l'ancienne et célèbre université de Tartu, fondée par le même Gustave-Adolphe, inspiré du même esprit et luttant si vaillamment pour le maintien de la civilisation occidentale. Mais ces mots sont effacés des statuts actuels. Le but des universités de notre temps est autre. Elles visent plutôt à la minutie des études qu'à la formation des caractères.

Si l'on me demande de montrer les points les plus

typiques de l'organisation des universités suédoises, je trouverai cette question un peu difficile à aborder. En général, les universités suédoises ont la même structure que les universités de l'Europe centrale. Mais le développement national a créé aussi des traits nationaux. Il y a deux de ces traits qui méritent une mention particulière: la nomination des professeurs ou plutôt la procédure qui précède cette nomination, et les corporations d'étudiants.

Les principes qui régissent la nomination au choix des professeurs sont caractéristiques de la législation des universités suédoises. Ces principes sont définis par l'Etat; ils sont inclus dans les statuts universitaires.

Les dispositions fondamentales spécifient que pour être nommé à une chaire de professeur aux universités, on ne peut rien invoquer d'autre que le grade et la valeur littéraire ou scientifique.

Les mesures qui précèdent toute nomination à une chaire de professeur doivent en règle générale être prises un an avant le jour où le professeur à remplacer a atteint la limite d'âge. La nomination se fait soit directement, soit sur demande. On ne peut nommer directement qu'une personnalité, dont l'aptitude à la fonction considérée est évidente et dont le mérite est tel qu'elle mérite d'être agréée avant quelque autre Suédois qui aurait fait une demande ou qui serait déjà proposé.

Un an avant la démission du professeur, détenteur de la chaire considérée, cette chaire sera déclarée vacante. A l'issue du temps fixé pour l'établissement des demandes, les membres de la faculté correspondante peuvent faire une proposition de nomination. Cette proposition peut concerner aussi bien un professeur qui a postulé la place bientôt libre qu'une personnalité qui n'a rien demandé. On choisira alors immédiatement trois ou quatre experts dans la matière ou les matières se rapportant à la place dont il s'agit.

Ces experts seront désignés de préférence parmi les savants suédois et choisis par le consistoire supérieur de l'université — c. à. d. le conseil de l'université qui, comme

une réminiscence médiévale, porte le nom de consistoire — consistoire auquel la faculté aura envoyé sa proposition, après avoir reçu une proposition faite par la faculté correspondante de l'autre université. Lorsque les experts auront donné leur avis sur cette proposition la faculté mettra de nouveau la question en délibération. Si la dite proposition obtient alors la majorité voulue, l'affaire sera portée devant le consistoire supérieur, dont l'avis sera transmis au chancelier, chargé de soumettre la question à l'approbation du gouvernement.

Si la nomination ne se fait pas par convocation directe, les experts donneront, chacun, par écrit, leur avis sur l'aptitude du postulant, et s'il y a plusieurs candidats, sur l'ordre dans lequel les candidatures devront être admises. L'avis des experts doit naturellement servir de base pour les jugements à porter sur l'aptitude des candidats. Lorsque ces avis seront parvenus à l'université, il appartiendra à chacun des membres de la faculté, en se basant sur les travaux littéraires ou scientifiques du candidat, de donner clairement son avis non seulement sur l'aptitude du postulant, mais aussi, s'il y a plusieurs candidats, sur l'ordre de préférence à leur attribuer. Le consistoire supérieur délibérera à son tour, et chacun de ses membres donnera son avis sur l'aptitude du candidat et, s'il y en a plusieurs, il comparera leurs mérites réciproques, et retiendra trois noms qu'il proposera par ordre de mérite. La question sera alors soumise au chancelier qui la fera parvenir au gouvernement, avec son propre avis, aux fins de décision.

Cet examen professionnel à la fois objectif et minutieux auquel sont soumis les candidats, joue un rôle primordial dans les nominations universitaires. Le système est peut-être compliqué et donne lieu à des réclamations, donc à des luttes internes universitaires. Il peut arriver que les experts ne soient pas d'accord, que les postulants se réclament de ceux qui se sont prononcés en leur faveur et attaquent ceux qui les critiquent, que les mêmes postulants éveillent par là des querelles et des conflits de doctrine longs et

acharnés, que les membres de la faculté, pas toujours compétents ni spécialistes, ne sachent pas comment juger, et même que le gouvernement soit saisi parfois d'une certaine hésitation sur ce qui sera le plus juste ou sur le postulant qui a le plus de mérite. Mais en général on s'incline devant les exposés de la majorité des experts et devant la décision de la faculté ou du consistoire. Le système est peut-être propre à provoquer des contradictions et des critiques entre les savants, mais il est caractéristique de la mentalité suédoise de faire place à toute opinion et de vouloir juger une question sous toutes ses faces. Quoiqu'il en soit, il n'existe sans doute rien d'équivalent au point de vue de l'objectivité et de la justice. C'est là le fruit d'une expérience et d'un travail séculaires qui correspond bien aux idées suédoises de sauvegarder à la fois le droit des particuliers et l'intérêt général.

Le secret d'une université suédoise, par exemple celle d'Upsal, c'est son unité morale, unité si apparente et si profonde, que les recherches opposées, les doctrines contradictoires y passent les unes à côté des autres avec la même fraternité que les étudiants attablés dans leurs nations devant leurs verres de punch. Toutes les disciplines trouvent place, sans causer de gêne, dans le giron de leur vénérable *A l m a m a t e r*. La théologie ignore les dogmes rigides qui l'obligeraient à poursuivre les hérésies, la jurisprudence donne souvent ses sourires d'indulgence et les sciences mêmes avouent ce qu'elles doivent aux humanités. Comme les étudiants, la religion et la science se tutoient à Upsal et coiffent la même casquette blanche. Cette petite ville universitaire est l'apothéose de la démocratie suédoise.

L'esprit des étudiants, qui fraternisent entre eux en mêlant dans leur travail le but de leurs études à l'intérêt de leur patrie, s'est ainsi prolongé dans l'esprit des professeurs et dans la vie de l'université.

La vie de ces étudiants est réglée par les statuts qui dirigent les travaux de l'université et prescrivent son organisation. Caractéristique est l'ancienne répartition des

étudiants en diocèses et en provinces. La jeunesse universitaire d'Upsal est répartie entre treize corporations dont chacune porte le nom d'une province, sous l'étiquette générale de Nations. D'où vient cette répartition en nations? Le nom de Nations nous fait penser aux quatre vieilles nations si connues de la célèbre université médiévale de Paris. Mais il est peu probable que cette répartition qui a disparu dans toutes les autres organisations universitaires, ait pu survivre dans cette petite université du Nord de l'Europe. Il faut plutôt penser à la répartition des étudiants qui existait dans les universités allemandes pendant le dix-septième siècle, mais il y a tant de différences entre les corporations allemandes et les nations suédoises, qu'on ne peut guère parler d'un emprunt. — Les nations suédoises d'étudiants — comme les nations correspondantes de l'université de Helsinki et de Tartu — sont nées dans la maigre terre du Nord, où on avait, à l'époque de leur naissance, au début du dix-septième siècle, besoin de solidarité et d'entr'aide pour se débrouiller dans la vie. Les jeunes étudiants, venant du lycée d'une province et retournant toujours après leurs études dans la même province, s'unissaient dans des corporations qui d'abord mécontentèrent les professeurs, mais finirent par obtenir l'approbation de l'université. Ces corporations, ces nations étaient des enfants du particularisme provincial encore existant en Suède.

Le devoir d'en faire partie est d'une vigueur inflexible. Chaque étudiant est tenu, pendant le temps qu'il passe à l'université, de se faire inscrire dans une de ces nations. Il peut se faire inscrire dans la corporation de la province, à laquelle il appartient par sa naissance ou par le domicile de ses parents, ou de celle, où se trouve le lycée dans lequel il a fait ses études, ou enfin dans la corporation à laquelle son père était affilié pendant son séjour à l'université.

Chaque corporation provinciale est placée sous le contrôle d'un inspecteur, appartenant à la province considérée et choisi parmi les professeurs de l'université, et d'un ou plusieurs curateurs élus par la corporation parmi les

professeurs les plus jeunes de l'université ou parmi les membres de la nation. Les corporations provinciales ont pour but d'encourager le travail et la discipline, de contribuer à l'élévation morale des étudiants et d'assurer, éventuellement, à leurs membres un appui moral et matériel.

Chaque nation possède à Upsal son propre immeuble. Il y en a qui sont des hôtels élégants, luxueux, orgueilleux et vastes, mais il y a aussi des maisons anciennes, plus modestes, qui datent du dix-septième siècle et qui comptent parmi les meilleurs ornements de la petite ville universitaire. Tous ces immeubles sont confortables; ils contiennent des salles spacieuses et des bibliothèques, ils offrent aux étudiants des coins tranquilles et agréables pour leurs études et leurs loisirs, ce sont des clubs, où les membres sont unis par des amitiés solides, où ils trouvent une aide et un soutien aux heures difficiles, où les étudiants du vieux cru se mêlent en toute camaraderie avec les nouveaux venus et les professeurs de la même province fraternisent avec leurs jeunes élèves.

Ces corporations possèdent aussi leurs caisses à elles, leurs fonds de bourses et de prix. La distribution de ces bourses et prix se fait assez souvent par une commission élue parmi les membres de la corporation, avec une objectivité et une circonspection admirables. Il arrive très rarement que les autorités universitaires soient obligées de corriger des décisions prises à ce sujet par les corporations.

Les membres de chaque corporation — nation — se divisent en trois classes: d'abord les „recentiores“, c. à. d. ceux qui viennent de s'inscrire à l'université et restent dans cette classe deux semestres. Ensuite ils passent à la deuxième classe, les „juniores“, les cadets, la plus grande partie de la corporation. La troisième classe se compose des „seniores“, c. à. d. les anciens, qui ont bien mérité de leur corporation ou dans leurs études et par l'élection de leurs camarades sont entrés dans cette classe d'honneur. La nation la plus nombreuse contient entre 450 et 500 étudiants,

la plus petite 50 membres environ. La moyenne est 250 étudiants environ.

Dans les grandes salles des corporations, on donne des conférences sur des questions actuelles d'ordre politique, social, philosophique etc. etc., conférences qui sont suivies de discussions parfois tumultueuses et sans fin. Bien que les opinions diverses se heurtent les unes aux autres, une nuance d'accord pénètre toutes ces discussions par le patois commun à ceux qui discutent, ou par le dévouement et la fidélité des sentiments qu'ils vouent à leur corporation ou nation. Et dans les salles de lecture, les étudiants lisent avec ferveur non seulement les grands journaux quotidiens mais surtout les nombreux petits journaux de leur province afin de suivre les événements de leur village natal ou de leur petite ville provinciale et de maintenir par là les liens ancestraux. Ces corporations sont donc des foyers du particularisme provincial en Suède, mais ce particularisme fait coopérer ses traits caractéristiques, dans un concours idéal, à l'unité nationale, à l'intérêt général de la patrie.

Les corporations d'étudiants — les nations — ne sont pas des associations professionnelles ou des syndicats, renfermant des étudiants de la même faculté ou de la même branche, mais elles encadrent tous les étudiants de la même province, étudiants de toutes les facultés, de toutes les branches, de toutes les opinions ou couleurs politiques. C'est là peut-être leur force la plus importante. Ces nations forment un contre-poids à l'exclusivisme, aux vues étroites qui souvent seraient le résultat des études trop spéciales, formées à une seule branche, quand ceux qui les exercent ne connaissent rien d'autre que leurs spécialités. Ici, l'étudiant en théologie a l'occasion de discuter avec le scientifique libre penseur sur les problèmes métaphysiques, l'étudiant en médecine peut aborder avec l'étudiant en droit la question d'arrêter la natalité décroissante du pays — question maintenant si actuelle. — Et derrière les murs des maisons de ces nations les conservateurs et les syndi-

calistes savent se rencontrer dans les débats portant sur les conditions sociales et sur l'avenir de la société.

C'est une école de formation des jeunes esprits, école non surveillée par un enseignement doctoral des professeurs, mais au contraire tout à fait libre, indépendante et fondée seulement sur le besoin inné des jeunes gens de discuter les problèmes de notre temps et donc de se faire une idée, une conception personnelle dans diverses branches de la vie intellectuelle. Les jeunes gens peuvent être tout à fait en désaccord dans leurs opinions sur les points cardinaux de la vie, ils peuvent se quereller avec l'ardeur la plus vive, mais quand il s'agit de l'honneur de leur corporation — leur nation — ou de leur province, tous les désaccords, tous les dissentiments disparaissent; ils ne forment plus qu'une seule unité pour la défense de leur honneur commun et la lutte contre une autre corporation. Et sans doute formeront-ils la même unité, quand il s'agira de défendre la patrie et son honneur.

Mais la vie des étudiants ne serait pas une vraie vie de jeunesse, si elle ne se mêlait avec des fêtes, des banquets, des festins, plus turbulents que somptueux. Il y en a beaucoup dans la vie des Upsaliens. Il y a aussi des bals que les jeunes gens se font un plaisir d'offrir, de temps à autre, aux dames de leur province. On représente parfois des pièces de théâtre, et c'est surtout un genre qui est très en vogue dans la vie universitaire de Suède, un genre de comédie ou de travestissement burlesque, dit „Spex“, où toutes les faiblesses ou fautes de notre temps, toutes ses idées politiques et sociales sont regardées par les yeux critiques et irrespectueux de la jeunesse. Rien n'est ménagé, rien n'est respecté. C'est un mélange entre les opérettes d'Offenbach et les comédies d'Aristophane. — Autrefois les fêtes des nations étaient peut-être un peu trop turbulentes et tumultueuses; la boisson nationale, le punch, jouait un trop grand rôle. Maintenant elles ne sont pas moins gaies, mais elles sont plus douces, plus civilisées. Ce qui a contribué à tempérer la joie de vivre, trop exubérante, dans ces fêtes, c'est

l'entrée des jeunes filles, des jeunes étudiantes dans le cadre des corporations.

La camaraderie contractée sur les bancs de l'école se poursuit dans les universités. Le jeune homme qui fait ses études à l'université n'est plus un étudiant romanesque, qui chante des sérénades ou fait de la poésie, et la jeune étudiante ne veut qu'être traitée sur un pied de cordiale et franche égalité. Le respect de l'individu, de son indépendance est si profondément enraciné dans les relations entre les deux sexes que cette camaraderie est une chose tout à fait naturelle. Mais en même temps il émane des jeunes étudiantes une sorte de sécurité et de critique qui, mêlée à la grâce féminine, force les jeunes hommes à veiller, à leur insu, à leur conduite et à se critiquer eux-mêmes, s'il s'agissait de se livrer à une gaieté trop exubérante.

Telle est la vie des étudiants suédois de l'université, vie sacrifiée aux études et aux courants intellectuels de notre temps, mais en même temps livrée à cet amour de la province, aux sentiments de ce particularisme provincial qui est le fondement même de l'unité du royaume.